

En terre-ventre Une approche organique de la métropolisation

Marine Legrand
École des Ponts Paris Tech, France
marine.m.legrand@posteo.net



Résumé

Prenant la forme d'une navigation en dérive au travers de la métropole parisienne, ce texte propose un essai à propos des linéaments qui se tissent entre le ventre humain et la terre, en contexte urbain. Il s'intéresse à la circulation, au sein de ce territoire, de certaines des matières qui le façonnent : des transports en commun dans les sous-sols, à l'excavation des sols et des roches, en passant par l'assimilation des nutriments au sein des corps des citoyens. La terre est ici considérée du sol sous nos pieds à la planète elle-même, comme entité multiple, qui à la fois dévore, avale, et se voit digérée par la métropole qui s'étend en surface. Dans le même temps et comme en miroir, cette proposition revient également à explorer ce que le ventre humain, lieu et milieu, cache et passe sous silence, et ce qu'il recèle aussi, en puissance. Les personnages convoqués, tour à tour contenus et contenant, déplacent ainsi la lecture d'une échelle à l'autre, de la plus petite cellule du corps d'un organisme singulier jusqu'à la substance de la région entière. Cette proposition fait partie d'une série d'expérimentations textuelles qui s'appuient sur une approche poétique pour aborder la complexité des phénomènes écologiques et des imaginaires qui leur sont associés. En laissant une place au chaos, l'objectif est de les présenter tels qu'ils traversent les contrées humaines, intimes, en glissant d'une dimension à l'autre, du grand au petit, du symbolique au matériel, du scientifique au sensible. Tourné vers les fonctions alimentaires et digestives, cet essai vise à explorer le dialogue qui s'installe entre la terre et le ventre humain de façon à nous permettre de puiser dans les racines de la figure de la Terre Mère pour la réactualiser sans en revenir à une féminité essentialisée. In fine il s'agit de pouvoir aborder les questions environnementales contemporaines via une approche renouvelée du corps considéré comme une matrice relationnelle.

Mots clés : Écoféminisme, écopoésie, terre-mère, métropolisation, sol, digestion.

Abstract

By means of a drifting navigation through the Parisian metropolis, this text explores the symbolic and material intersections of the human belly and the earth, in an urban context. It examines the circulation, within and across the city, of some of the materials that shape this territory: from subterranean public transportation, to the excavation of soils and rocks, and the assimilation of nutrients in the bodies of city dwellers. The earth is considered as the ground under our feet, as the planet itself, as a multiple entity, which both devours, swallows, and is digested by the metropolis that extends on its surface. At the same time, this exploration also asks what power the human belly, as a place and environment, silently hides and conceals. The characters involved, both contents and containers, transport the reader from one scale to another, from the smallest cell in the body of a singular organism to the matter of an entire region. This exploration is part of a series of textual experiments that adopt a poetic approach to address the complexity of ecological phenomena and the imaginaries associated with them. Leaving room for chaos, the goal is to present such phenomena as they traverse human terrains, intimately slipping from one dimension to another, from the large to the small, from the symbolic to the material, from the scientific to the felt. Focusing on food and digestive functions, this essay pays careful attention to the dialogue between the earth and the human belly and engages with the figure of Mother Earth without reducing it to an essentialized femininity. Ultimately, this essay aims to address contemporary environmental issues by way of a renewed approach to the body as relational matrix.

Key-words: Ecofeminism, ecopoetry, Mother-earth, metropolisation, soil, digestion.

Resumen

Mediante una navegación a la deriva a través de la metrópolis de París, este texto explora las intersecciones simbólicas y materiales entre el vientre humano y la tierra, en un contexto urbano. Examina la circulación, dentro y a través de la ciudad, de algunos de los materiales que la conforman: desde el transporte público subterráneo, hasta la excavación de suelos y rocas, y la asimilación de nutrientes, dentro por los cuerpos de los habitantes de la ciudad. La tierra se considera como el suelo bajo nuestros pies, como el planeta mismo, como una entidad múltiple, que devora, traga y es digerida por la metrópolis que se extiende sobre la superficie. Al mismo tiempo, esta propuesta también cuestiona lo que el poder del vientre humano, como lugar y entorno, esconde y oculta silenciosamente. Los personajes involucrados, contenidos y contenedores, transportan al lector de una escala a otra, desde la célula más pequeña del cuerpo de un organismo singular a la materia de toda una región. Esta propuesta forma parte de una serie de experimentos textuales que adoptan un enfoque poético para abordar la complejidad de los fenómenos ecológicos y los imaginarios asociados a ellos. Dejando espacio para el caos, el objetivo es presentarlos a medida que atraviesan tierras humanas, deslizándose íntimamente de una dimensión a otra, de grande a pequeña, de lo simbólico a lo material, de lo científico a lo sentido. Centrándose en los alimentos y en las funciones digestivas, este ensayo presta especial atención al diálogo entre la Tierra y el vientre humano e interactúa con la figura de la Madre Tierra sin reducirla a una feminidad esencialista. En última instancia, se trata de poder abordar los problemas ambientales contemporáneos a través de un enfoque renovado del cuerpo como una matriz relacional.

Palabra-clave: Ecofeminismo, ecopoésía, Madre Tierra, metropolización, suelo, digestión.

Avant-propos¹

L'essai présenté ici prend la forme d'une navigation en dérive, au travers de la métropole parisienne, en suivant un fil particulier, celui des viscères et du ventre. Il s'intéresse à la circulation, au sein de ce territoire, de certaines des matières qui le façonnent : les transports en commun dans les sous-sols, comme l'excavation de la terre et des roches, y sont évoqués à la manière de processus digestifs au même titre que l'assimilation des nutriments au sein des corps humains. Les personnages convoqués, de l'agent de maintenance à l'engin de chantier, en passant par les centres d'affaires, sont pris dans un processus où ils occupent tour à tour les place d'organes absorbants et d'aliments, de contenus et de contenant. Ce parcours dans les entrailles de la capitale française forme une série de déplacements d'une échelle à l'autre, de la plus petite cellule d'un corps jusqu'à la région entière.

Paris possède une longue histoire d'explorations littéraires où se dessinent au fil des siècles, failles et moments d'écroulement. Quelques exemples peuvent nous offrir de voir comment, dans les descriptions qui sont faites, le corps de la ville transite par celui de ses habitants : Mercier dans son *Tableau de Paris* (1781) constatait l'état avancé d'effritement du système politique à la veille de la Révolution, dans une ville où Voltaire

¹Ce travail est mené en lien avec le projet de recherche *Aux toilettes, et après ?* Celui-ci s'intéresse aux savoirs et imaginaires associés au devenir des déjections humaines dans l'Europe contemporaine. programme OCAP - LEESU, ENPC. Avec le soutien de l'Agence de l'Eau Seine Normandie.

s'émerveillait pourtant de manger des oranges. Baudelaire, lorsqu'il se livre à l'exercice au siècle suivant, rencontre les travaux haussmanniens de modernisation qui viennent bouleverser la cité fourmillante et ses « plis sinueux » pareils aux rides des monstrueuses vieilles dames.² Chez Zola à la même période c'est le Ventre de Paris lui-même qui prend figure de monstre, signe de l'avidité impériale, à une époque où les Halles forment le centre vital de l'approvisionnement alimentaire (1873). Aujourd'hui, c'est le nœud écologique qui se serre autour de la capitale sur fond d'extension effrénée des flux, derrière une illusion accrue d'évanescence. En réponse à ce déni de toute matérialité, nous proposons de regarder la ville comme une chose, épaisse et dense. Une simple chose en proie à la fermentation, à l'instar du crottin ou du pain.³

Ce travail se présente comme une expérimentation textuelle. Il prend place à la suite de plusieurs travaux à la lisière entre arts et sciences qui se donnent comme objectif de trouver de nouvelles façons d'exprimer et d'explorer la complexité des relations que les sociétés contemporaines entretiennent avec leurs milieux de vie. Ces travaux ont notamment été menés au sein du collectif art-science Chaoïde.⁴ La première de ces expériences, *Les Solifères*, analysait les sols urbains explorés en cherchant à se placer du point de vue de leurs habitants non-humains, via l'écriture et la lecture publique de contes absurdes (Blanc, Legrand et Tondeur). La seconde, poursuivie depuis trois ans avec la plasticienne Anaïs Tondeur, porte sur les fluides corporels féminins comme support d'une interrogation sur le soin aux milieux de vie (Tondeur et Legrand, 2016 ; Legrand et Tondeur). Au cours de ces différentes expériences, collaboratives, il s'agit toujours de se mettre à l'écoute, d'appréhender la complexité écologique en dehors des sentiers trop étroits, mal-adaptés que les disciplines prises une à une proposent (Meulemans et al). L'objectif général est de tenter des percées vers une approche relationnelle de l'anthropologie, intégrant pleinement l'environnement dans ses élaborations (Ingold et Palsson). Partant du principe que la relation précède les termes qu'elle associe, il s'agit aussi, à l'instar de Baptiste Morizot (2016), d'en faire le support d'une élaboration éthique : nous travaillons donc ici sur l'exploration des continuités matérielles et symboliques entre physiologie humaine et milieux de vie, en faisant le pari de la mener en contexte urbain⁵.

Le parti pris est celui de l'essai, pour se placer dans une tentative de réponse au défi posé au langage par l'intrication entre les différentes dimensions d'une écologie considérée à l'instar de Guattari (1989) dans toute son épaisseur (environnementale, sociale et mentale), convergeant en cela avec la proposition anthropologique énoncée plus haut. En effet, suivant Bertrand Guest (2014), l'essai, forme privilégiée par des auteurs comme Thoreau ou Reclus dès l'émergence de l'écologie comme pensée critique, permet de naviguer dans le tissu inextricable du monde débarrassé d'une illusion de simplicité, et

² *Les petites vieilles*. Ce poème figure dans le chapitre « Tableaux Parisiens » des *Fleurs du Mal* (Baudelaire, 1861)

³ Poèmes de Francis Ponge tirés du recueil *Le parti pris des choses et Proèmes* (1999).

⁴ <https://cargocollective.com/chaoide>

⁵ Le terme de milieu renvoie ici à l'acception des sciences écologiques, en y joignant la définition proposée par Augustin Berque (2000) : à la fois le creuset et la matrice de l'existence des sociétés humaines, le milieu concerne aussi les dimensions technique et symbolique.

d'un parti pris dualiste devenu intenable. Nous reprenons ainsi à notre compte le défi qu'il pose : « Quoi de plus compliqué que la description d'un monde où chaque chose dépend de chacune des autres ? Ce problème de poétique se pose par définition à l'écologie où il s'agit de décrire un ensemble dont toutes les parties s'entre-déterminent » (Guest 63).

En réponse au défi poétique posé par l'entre-détermination permanente, nous proposons de reprendre le motif de la dérive urbaine cher aux situationnistes en l'appliquant au sein même de l'écriture. Il désigne alors le fait de passer quand cela s'avère opportun, et sans prévenir, d'une dimension à l'autre de la description des phénomènes considérés, entre biologie et onirisme, terrassement et chimie... Il s'agit ainsi également de tenter de rester le plus possible fidèle à la façon dont la pensée se déplace spontanément quand elle explore un phénomène complexe : en acceptant le chaos (Castoriadis).

L'expérimentation textuelle, ici, prend pour appui un processus physiologique particulier, la digestion. Nous proposons de mettre en perspective ou en miroir, la circulation des matières souterraines, et édaphiques (relatives au sous-sol et au sol) et organiques (relatives aux vivants) au sein d'une métropole urbaine. En circulant ainsi dans les continuités matérielles et symboliques entre digestion humaine et processus urbains à plus grande échelle (excavation, transport souterrain, mais aussi migrations, expulsions, etc.) il est question, in fine, de *réaliser* la brutalité du phénomène de métropolisation et de l'extension urbaine permanente qui la caractérise. Réaliser, c'est-à-dire traduire ce phénomène dans un langage qui en appelle à une dimension charnelle, organique. Par cet appel à la chair et à l'organe nous tentons de rendre palpable, sensible, ce phénomène, en tant qu'il se traduit, aussi, dans le corps de chacun. Cette critique du phénomène métropolitain contemporain se place en écho de celle portée par exemple par Guillaume Faburel (2018) : la métropolisation, phénomène de concentration urbaine et de compétition territoriale exacerbée, phénomène propre au capitalisme néolibéral, va en particulier de pair avec une accélération perpétuelle des flux de toute nature, conçus comme support de création de valeur ajoutée. Cette accélération y devient une force destructrice aussi bien du lien social que des milieux de vie et de la biodiversité.

Pourquoi le ventre, plutôt que le pied ou le coude ? Il s'agit ainsi de produire un récit subjectif nourri des réflexions contemporaines concernant l'écologie territoriale. Ce courant de recherche initié il y a aujourd'hui une dizaine d'années s'appuie sur celui, plus ancien, du métabolisme urbain. Il s'intéresse à la façon dont les flux de matière et d'énergie participent à structurer un territoire en le traversant (Barles; Kennedy et al.). Au-delà d'une exploration des entrées et sorties, qui suivrait une logique strictement tournée vers l'opposition entre un dedans et un dehors de la ville, ici le ventre sert de support à un jeu d'analogies qui a pour but de dessiner les continuités au sein d'un territoire vécu, construit, en transformation permanente.

Le registre large d'analogies qu'offre le ventre dans la langue française fournit des ressources pour une progression textuelle d'un pan à l'autre du réel considéré : il s'agit de chercher à conserver, quelque part, un fil intact, entre l'existence humaine, le reste du monde vivant et la planète elle-même. Loin d'être fortuit, ce creuset langagier du ventre désigne une liaison historiquement investie, ainsi du nettoyage conjoint de la langue

française et des rues des villes, de leur part excrémentielle, c'est-à-dire incertaine, à partir de la Renaissance (Laporte). Ce fil, qui nous aide à dessiner cet « insituable commun de l'humanité » (Colombo et al.), nous entraîne également vers la question de la solidarité, tant la conscience aiguë de l'existence entre tous les organismes vivant d'un tissu, sans nulle-part aucune rupture absolue, apparaît propice à soutenir le renforcement d'un sentiment d'appartenance, de communauté de destin, nécessaire à une prise en charge collective de la question écologique—au sens politique du terme (Hache, 2011).

Si la digestion est mise en exergue, c'est aussi que nous cherchons à explorer le potentiel de l'image d'une Terre Ventre qui prendrait appui sur l'image historique de la Terre Mère, tout en l'élargissant. Comme concept politique, la Terre Mère a montré son efficacité et permis des succès sur le plan politique et juridique clé des luttes autochtones et se fait source d'inspiration au-delà, pour une critique du capitalisme vert (Combes). Aux Etats-Unis et en Europe, elle se manifeste également dans les milieux écoféministes sous le visage de la Déesse, réinvention d'un culte néolithique supposé pré-patriarcal (d'Eaubonne; Cauvin; Christ). Or, dans cette invocation de la Terre Mère, la puissance appelée et célébrée, ou la protection réclamée—y compris par des acteurs des sciences de la nature (Maurie, 2008), concerne la fonction reproductrice des femmes, et l'utérus matrice, qui sont mobilisés pour renouer avec la fertilité terrestre. C'est également la sphère génitale qui est mobilisée dans l'opposition, dont nous reconnaissons toute la pertinence, du « viol de la terre » (Moutel).

Le rapprochement symbolique entre femmes et nature a permis au cours de l'histoire et plus particulièrement depuis la Renaissance, leur exploitation et leur réification conjointe (d'Eaubonne; Merchant). Or si ce rapprochement demande un réexamen, cela ne doit pas être seulement pour le revendiquer à nouveau frais. Il s'agit donc ici d'affirmer que le corps humain peut faire creuset pour renouer avec la fertilité terrestre en dépassant une vision binaire du genre. Cette fertilité-ci, que nous présentons comme a- ou trans-spécifique, à l'échelle des milieux, correspond à une capacité de la vie à s'y perpétuer. Or cette capacité a tout autant à voir avec l'alimentation qu'avec la reproduction : le renouvellement de la vie au travers de la succession des saisons est le fruit, non seulement de la production des semences et de leur croissance, mais aussi d'un lent processus de transformation de la matière, à mesure que celle-ci se décompose et traverse différents types d'organismes. Ils sont liés entre eux par ce que l'on nomme en langage biologique, des chaînes alimentaires, ou réseaux trophiques, mais que nous proposons également de nommer en langage courant des « liens nourriciers » (Legrand). Ces derniers, dès lors que l'humain s'y insère avec ses capacités symboliques, ne se situent pas en effet que sur le plan biologique mais font appel à la question du don—contre-don avec la nature, comme le soulignent Alain Caillé et ses collègues, dans une optique anti-utilitariste. Il s'agit de tenter « une présentation en acte et en émotion des modes d'interactions alternatifs possibles entre les êtres » pour reprendre la conclusion de Margaux Le Donné à propos d'un élément commun aux mouvements éco-féministes et écologie *queer* (Maulpoix et Le Donné). Ici la Terre, vue comme entité rendue fertile par ce qu'elle digère, apparaît en miroir d'un ensemble d'organes partagés par tous les êtres

humains quel que soit leur genre, c'est le système digestif qui est invité à faire creuset pour un monde commun.

Par ailleurs, est-il raisonnable, possible même de considérer un territoire urbain dense comme le siège possible d'un processus de renouvellement organique et d'échanges fructueux entre espèces ? Là où le *Nature Writing* célèbre la solitude dans des lieux isolés et grouillants de vies plus qu'humaines, que peut produire l'exercice analogue, en un lieu saturé de sophistication technique et de signes, profondément livré à l'économie de marché, et où les formes de vie sont particulièrement marquées par l'artificialité ?

Si cette tentative a un sens, Paris est un bon endroit pour commencer. C'est en effet la capitale d'un pays extrêmement centralisé, le siège obsessionnel du pouvoir, et donc la tête du pays, au sens étymologique du terme. Le passage opéré de la tête/capitale/chef au ventre offrira ici de jouer avec l'image du ventre comme deuxième cerveau. De quoi peut-être fournir une voie de sortie de cette trajectoire d'enfermement intellectuel que nous impose le dualisme cartésien. Cela revient en d'autres termes à trouver une issue à la fin de la pièce *O les beaux jours*, de Samuel Beckett (1961) ... où un corps enterré jusqu'aux aisselles, puis jusqu'au cou dans une montagne de gravas ne laisse plus dans son épuisement émerger que des paroles sans suite...

S'enfoncer toujours plus



*Tour à tour digéré digérant.
Passant du dehors au-dedans.
Du contenu au contenant.*

En haut d'une colline dans les années 1980 je suis née à Paris. Au vingtième étage d'un quartier du Nord-Est, j'ai grandi sur son crâne, l'occiput totalement rasé du chef. Un Quartier pourrissant déboisé de ses repères à prolétaires pour pouvoir par la suite y construire des épis verticaux bien droits. Du haut de l'un de ces épis je voyais toute la ville et ses voisines et le ciel au-dessus, aux humeurs changeantes. Par beau temps, derrière le centre d'affaire de la Défense se dessinent le mont Valérien, les contreforts du bassin sédimentaire, les buttes témoin. Contours du nid calcaire où dort et s'ébroue la grosse bête urbaine. Le vrombissement des voitures, tout en bas, assez doux, pourrait passer pour celui d'un fleuve. Il sillonne entre les monuments, aiguilles du cadran d'une enfance lumineuse. L'éclat du soleil révélait soudain des trains longeant la Seine, leur carapace striée d'éclats blancs, avant qu'ils ne s'engouffrent dans un tunnel.

A onze ans, quittant le perchoir et mon innocence, j'ai suivi les trains, pour plonger seule dans ce trou dangereux qu'on appelle le métro.

Depuis je suis restée en bas. Les entrailles de la ville ont leur vie autonome. Faite de borborygmes et de replis gazeux. De grandes fureurs et de contractions. J'ai envie de m'enfoncer dans les sous-sols comme s'il fallait trouver un remède à l'asphalte qui imperméabilise tout, et qui me sépare d'autres profondeurs. Mon socle, mère ou père ou parents, cela d'où je me sens provenir ; c'est-à-dire le sol vivant, l'humus ou encore à défaut, quand tout aura été raclé ou étouffé, la croûte terrestre elle-même. Car aucun espace ici ne reste où marcher pieds nus sur la terre nue, en contact avec l'humus, la roche, ce qui précède la ville, ce qui l'extériorise. Il faut donc trouver autre chose.

S'enfoncer dans les profondeurs devient comme une façon d'entrer en contact par en dessous avec la part organique du territoire, l'ombilic par lequel les vivants de la surface pourraient se relier entre eux et à la matrice générale. Celle de laquelle ils émergent par le jeu de l'histoire partagée avec les autres espèces, nos voisines et compagnes, étrangères, ennemies parfois, souvent, mais pourtant toutes faites de la même chair, d'une pulsation commune. En grandissant, par va-et-vients constants du sous-sol de la métropole au-dessus de sa tête, de son ventre à son crâne, de façon intime, je me suis baignée d'elle, en dedans comme au-dehors. J'écoute ce qu'elle devient en faisant corps avec elle. Dans mon assiette et dans mon lit.

Hors de ma bouche



Le grand Paris se dresse à la verticale. Je n'en finis plus de me tordre les cervicales pour chercher à apercevoir le haut de sa tête lorsqu'il se penche pour jeter un mégot par terre. Il a le crâne dégarni sur le dessus et les cheveux teints en noir, car vieillir lui fait mal. Les rides autour des yeux pourtant, accusent la fatigue de son âge.

A la surface de son grand épiderme les rues sont jalonnées de bouches. Bouches de métro et bouches d'égout. Nous reviendrons aux égouts plus tard, peut-être. Pour l'instant suivons les bouches cousues des passants, oreilles rivées au casque, qui déverse en eux depuis la borne relais la plus proche, un jet de paroles à demi audibles dans le bruit des avenues. Quelque part au Sud de la capitale. Sur le côté de la Tour Montparnasse un flot continu

de voitures débouche d'un large tunnel pour s'engager Avenue du Maine. Flux de paroles, de personnes, de voitures, qui s'entrecroisent et s'engouffrent. Et cela ne cesse jamais.

Je descends l'escalier du métro, c'est-à-dire que j'entre dans sa bouche. Mon but est la station Châtelet-Les Halles. Cette citadelle souterraine se dresse en effet, ou plutôt se creuse au centre exact du système de transports de la métropole parisienne. Dans la capitale, les trains émergent rarement des profondeurs. Ils circulent sous la peau de la ville, où ils malaxent et recrachent les corps après les avoir imbibés d'annonces sonores. Les tunnels où les trains circulent forment une partie de ses boyaux.

Châtelet. Sur le quai un éclair de voix se signale au plafond. L'annonce se répète trois fois en trois langues différentes. Pour bien étaler la salive entre les dents, et commencer la digestion des passants ici même, sous la voûte carrelée, le palais. Au même instant une femme passe à pas lents, avec une poussette chargée d'un gamin bien grand, endormi en chien de fusil. Chariot. Elle demande la pièce à chacun d'un murmure. Pas besoin d'entendre pour comprendre ce que disent aussi ses cernes taupe, sa main en coupe. La machine à sucrerie juste derrière elle s'ouvre au regard de deux agents qui viennent pour la recharge. Chariot. Agents par l'uniforme. Agents de maintenance de distributeurs de bonbons souterrains, faits pour être mastiqués en fixant d'un regard voilé les autres visages qui mastiquent aussi, leur ennui.

J'entre dans le wagon. La lumière y sera plus douce et le bruit de la soufflerie se fera moins pressant. Le train stationne depuis déjà dix minutes. Accident de personne ou piège dans un colis. Transit ralenti sur l'ensemble de la ligne. Cela gargouille. Un téléphone émet une série de cliquetis, puis entonne le début de la Marseillaise. Tout cela s'agite et s'entrechoque.

Nous serons finalement sommés par le conducteur de trouver un autre moyen de transport. Reflux gastrique. Je me jette dans un tunnel de correspondance. Le carrelage noir translucide des murs me fait l'effet de circuler non pas dans le sous-sol de Paris mais dans une base coloniale installée sous la peau d'une planète sans vie. Plongeon glacé dans une minéralité pure. Où le peuple se nourrit de concentrés vitaminés fournis par les distributeurs sous forme de brique, de poudre. Brique à mâcher telle quelle, poudre à boire diluée dans l'eau. D'où vient l'eau ? Elle tourne en circuit-court dans les tubulures, arrimées aux corps qui adhèrent à l'infrastructure, entièrement solidaires, arrimés.

Juste en dessous de la surface qui sert de toit à nos galeries, une gale monstrueuse se développe donc continûment qui donne à la matrice des démangeaisons. Là-haut, vu d'ici, on se dit qu'on pourrait peut-être murmurer tranquillement avec les oiseaux. Mais ça gronde en dedans, ça fermente continuellement. Les intestins du monde ne font jamais de sieste. Ça sent l'intérieur volcanique d'un ventre qui capitule devant un plat trop copieux. Qui sombre, vrombit, se cabre. Qui stationne en gare plus longtemps que prévu.

L'envers du décor



Qui a commencé à creuser ce trou ?
Cette dette abyssale ?

Il y a un demi-siècle, une grande pelleteuse, ou plutôt une colonie d'engins ont éventré l'emplacement des Halles pour y creuser un trou. Le « ventre de Paris » d'Emile Zola, cœur des échanges de nourriture et grand marché de la ville, a donc été remplacé par un trou. Ledit ventre a été déplacé plus loin, en périphérie, dans un lieu appelé Rungis, qui reçoit et redistribue les denrées à une bien plus vaste échelle. Le corps circuit alimentaire a grandi.

A la place de la chair absente, des choux du bœuf et des pommes de terres, voici que dans le trou se déploie maintenant une marmite humaine. La roche-mère, la pierre, la brique, le sable,

ont été excavés. Ils sont maintenant entassés un peu plus loin, en périphérie, dans un lieu appelé La Courneuve, et Saint-Denis. Débris inertes mâchés par les becs des machines, transportés par camions et déposés pour sédimentation hors des remparts, comme la croûte d'une plaie, peu à peu rongée.

Le tas de remblais de la Courneuve étalé par-dessus les fantômes de cultures de choux et de melons de la plaine des Vertus, forme aujourd'hui, là où ils se tassent, l'écrin d'une magnifique vallée où l'eau s'égrène le long des pentes. Pour édifier cette montagne magique il n'y avait néanmoins pas assez avec l'éventrement des Halles. Ainsi une partie des coteaux de la vallée merveilleuse de La Courneuve viennent, eux, de l'érection du centre d'affaire de la Défense. A ces tours monumentales on a adjoint des garages, des sous-sols, des fondations. Des tunnels et des gares souterraines. Des centaines de personnes y habitent maintenant cachées derrière les piliers. Et là aussi il a fallu creuser. Ici précisément cela fait cinquante ans que ça dure. Ailleurs cela fait bien plus longtemps. Ça n'est pas terminé. Ça ne sera jamais terminé. Creuser, extraire et déplacer. Faire des trous et des tas. Au cabinet d'esthétique urbaine, il est donc question de malaxage de la peau d'orange des cuisses trop grasses et mal irriguées, de liposuccion et de renfort des fessiers. La masse graisseuse, glaiseuse, se livre aux outils qui lui promettent une silhouette taillée au goût de l'époque.

Derrière la grande Arche de la Défense, cinquante ans après les premières excavations, cela s'agite encore. Dans l'envers du décor du pôle financier de la métropole, à Nanterre, se construit ces temps-ci une nouvelle gare : c'est l'un des soixante-huit points d'entrée dans le Grand Paris Express, prochain circuit de transport du flux humain et de

celui de la valeur. Puisque la matière et l'information doivent accélérer leur course autour de l'Arche et de ses tours gardiennes, une nouvelle gare arrive et avec elle un quartier. Il se destine à l'abri de ceux qui chaque jour montent dans les gratte-ciels s'asseoir devant un terminal informatique pour jouer à la marelle avec les flux financiers. Ces cadres exécutants sont de petites cellules qui pulsent, chacune animée d'une envie propre et densément liée aux autres, toutes abritées entre les muscles et les vaisseaux du quartier d'affaire.

Tous autant que nous sommes, habitants, nous travaillons ensemble à cette malaxation permanente des flux de matière, d'énergie et de gens. De gens dont la matière, grise notamment, circule en rangs serrés dans les tunnels de la pensée, écouteurs sans fil branchés sur les écouteurs, les yeux rivés sur les panneaux, les signaux et lignes de codes. Ces lignes et voix qui disent à chaque instant quoi faire. De plats préparés en sauces présumées, l'assemblée des traiteurs d'information signale aux passants qu'ils forment eux-mêmes un flux signalétique. Et qu'il s'agit de les faire circuler le plus vite possible entre le moins possible de points.

Jonglage à plusieurs millions de mains.

Dents creuses et machines-outils



A côté du chantier de la nouvelle gare de Nanterre s'ouvre une palissade, sur un jardin de terre battue. A gauche dans de grands bacs se dressent des tiges de paulownias, d'une dizaine de mètres de haut chacun. Destinés à s'aligner en pots le long de l'échine de la nouvelle ligne, ils devaient passer ici un séjour le temps de leur trouver à chacun un parrain humain dans la population métropolitaine. Mais la plupart des arbres sont morts.

De ceux qui étaient partis au printemps, à bourgeonner, il n'en reste que quelques-uns. La plupart ont périclité parce que quelque chose a fait pourrir les poils absorbants qui recouvraient l'extrémité de leurs racines. Poils : ces lieux par lesquels les racines vont puiser en terre leur pâture minérale. Après qu'ils ont germé en pépinière, cette friche devait offrir aux jeunes arbres un abri transitoire, dans un sol-berceau excavé du chantier voisin. Transféré selon la logique générale d'économie circulaire qui prévaut dans les entreprises de construction.

Mais le calendrier des arbres n'est pas celui des hommes. Les paulownias sont sortis de la pépinière à l'automne.

La terre qui doit les nourrir et les soutenir provient d'un bois qui a été rasé. Un petit bois urbain. Peuplé de robiniers, d'ailantes, de frênes sans doute. De noisetiers aussi peut-être et pourquoi pas. Après la coupe des arbres et leur broyage en biomasse pour le chauffage, l'humus mêlé d'argile a été décaissé. Tout ce qui surplombait la roche dense et solide a été raclé à la pelleteuse et mis en tas. Cette terre qui n'avait plus à nourrir les vieux arbres coupés, ailantes, noisetiers, frênes, a été désignée pour prendre soin des nouvelles pousses. L'homme missionné pour prendre soin des arbres, un paysagiste, a fait prélever la meilleure matière disponible. Mais elle reste collante, elle manque d'aération. En bac hors sol dans les remugles collants les jeunes arbres ont eu soif sous la morsure solaire, puis ont reçu trop d'eau d'un coup. Voici que les racines asphyxiées se nécrosent. Et les parrains adoptifs des arbres se retrouvent en deuil prématuré pour leurs filleuls immenses. Il faudra en *acheter* d'autres.

A l'instant où ce constat s'impose, un train traverse la gare de Nanterre, l'ancienne. Il s'arrête quelques minutes. Le temps d'une annonce, il déploie sa cargaison d'humains, en reprend quelques-uns, et puis poursuit sa route. Le regard des passagers plonge alors sur le trou de la nouvelle gare. Derrière les vitres du premier wagon, une femme et sa fille, toute petite fille, sont assises côte à côte, main dans la main. Elles se rendent au bout de la ligne pour une échappée au vert, une journée de promenade au bout du R.E.R. L'enfant articule en tendant le doigt vers le chantier en gouffre : « Regarde, maman, les tractopelles... ! » Elle garde la bouche ouverte un instant sans rien dire de plus puis, une question la traverse : « on verra des vaches aussi tout à l'heure ? »

Ainsi...Les tractopelles et les vaches aurait quelque chose en commun ? Comment se fait-il que la pensée de cette enfant ait pu aller si directement de l'un à l'autre ? Peut-être parce que ce sont deux figures idéales pour distraire également les jeunes humains pendant les voyages en train. Mais au-delà, pourquoi ces deux genres de bêtes laissent-elle ainsi l'une comme l'autre les petites bouches béates ? D'abord, elles ont une belle mâchoire. Mais qui aborde différemment l'acte de mâcher. Les tractopelles sont des animaux boulimiques qui mangent la terre sans en digérer rien, elles vomissent simplement ailleurs, en tas, le produit de leur mastication.

Les vaches elles, ruminent, ruminent, en particulier en regardant passer les trains. Que ruminent-elles ? Elles laissent en elles macérer l'herbe broyée. Elles libèrent ainsi par la bouche quelques gaz atmosphériques. Les tractopelles également ont leurs gaz, issus de la combustion de l'essence dans le moteur à explosion. L'essence n'est pas si différente que ça de l'herbe, au fond : obtenue par raffinage à partir du pétrole, jus concentré d'arbre fossile. Ainsi les raffineries se gonflent telles de gros estomacs nauséabonds. Les tuyaux de transport longue distance, miment l'intestin ballonné et les terrils sont comme de gigantesques étrons issus de la digestion du charbon et du minerai de fer dans les brasiers des aciéries. La machine charbonnière et pétrolière ronfle comme un ventre et c'est bien à cette échelle, depuis les nappes sous-terraines et jusqu'au moteur des machines dernières qu'il faut penser la digestion des matières organiques fossiles.

Les vaches libèrent dans leur bouse des aliments pour le sol et pour l'herbe, pour les mouches, les vers, les scarabées. Que libèrent les tractopelles ? Et que libèrent les villes où les humains fourmillent, brins d'herbe bientôt broyés ? Tandis que les habitants

circulent inlassablement dans les boyaux des villes, en surface et sous-sol, rues tunnels et couloirs, sans en sortir jamais sauf pour les grandes vacances. Peut-on dire de la ville qu'elle broie puis qu'elle rumine tous ces corps ?

Galetas, tentes et baraques, groupes électrogènes, s'alignent le long des voies navigables et sous les tabliers des ponts. Ceux qui migrent vague après vague y stationnent en double file. Demain ou le jour d'après, hommes casqués, pelleteuses et canons à eau, arriveront pour ramener là l'inhospitalité, de la place de la République aux confins des bois. Sols étrangers à eux-mêmes. Visitions par exemple avec un ami, *Les trous d'obus* de Champ-sur-Marne. Il s'agit d'un bosquet à la surface profondément ravinée, par une force plus grande que celle des sangliers. Aux abords de l'université Paris-Est, non loin du parc d'attraction Disneyland, des familles Rom ont un temps habité. Vies retournées, malaxées, régurgitées... Ici, après l'expulsion, la pelleteuse creuse dans le sous-bois des ornières et entasse ses grosses bouchées de sol mort de façon à former un grand damier de creux et bosses. Terrain idéal pour le motocross.

Les quais et places apprennent, eux, à se défaire de leurs recoins, occultés par de plus en plus hermétiques frondaisons. La place de la bataille de Stalingrad, construite comme un fort Vauban à quelques encablures de Paris-Plage, est bordée de terre-pleins qui la rendent difficile à colmater. Faudra-t-il la raser ? Biffins et chiffonniers ont habité le long des forts et des fortifs à ramasser les morceaux de sens de la ville. Pieds dans la boue les bidonvilles se sont dressés en places-fortes de trois mille personnes et plus pour une décennie durant, sur l'ancienne ceinture maraîchère, La Folie, les Francs-Moisins, la Campa, logis fissurés, des montreurs d'ours aux ouvriers bâtisseurs. Puis peu à peu le rythme s'est accéléré et les enclaves sans papiers ni gaz ni électricité ont été ramenées aux proportions d'infimes confettis. L'État-qui-rétrécit, refusant d'admettre ceux que le globe lui donne à becqueter, apparaît tatillon face à la provende, voire anorexique. Équipes municipales et préfectorales, elles, jouent leur rôle dans la pantomime, qui s'emploient à éviter que des abcès se fixent dans les dents creuses. Les dispositifs d'empêchement, bain de bouche et brossage de dents, dissolvent les dépôts de tartre humain. Et si ça ne suffit pas, reste encore la dévitalisation. Ainsi friches, squats et tous ces *autre part*, extirpés à la pince du sourire troué de la capitale, laisseront place à une expression faciale plus nette : un râtelier rutilant de pansements festifs qui occupent, mobiles, les espaces en attente d'un nouveau projet d'immeuble. Bières fraîches, transats multicolores, tables de ping-pong, prix élevés entre deux murs branlants. Postures encore tolérées : allongé le long d'un mur, aplati sur une bouche d'aération, corps solitaires et camouflés dans les creux infimes.

Là où cela fermente



L'humus grouille, là où s'opère la digestion générale, dans la matrice humide. Le sol se charge de débris de céramiques, de cuticules, de tessons, de carreau de faïences. Monticules, turricules, taupinières. Les fourmis édifient leurs décharges à ordures en modèles réduits de celles où les humains enterrent leurs déchets et leurs morts. Dans les deux cas les cadavres seront digérés par d'autres, mais seulement à condition de rester comestibles. Cadavres de choses, cadavres de gens. Le grand chef est comme le grand tas d'ordure.⁶ Il tire sa force de la putréfaction qui s'entasse au cœur de ses entrailles bombées. Les boutons de sa chemise peinent à tirer le tissu jusqu'au milieu du ventre.

Égout, lieux de partage des matières molles, de celles qui dégouttent, qui nous quittent après chaque repas. Une affaire privée pour chacun remis bien vite en commun après le transit par la porcelaine blanche. En dessous les tuyaux s'entartent d'une vie intense. Des barges viennent faire circuler les masses, éviter les bouchons. Autoroute du dessous qui charrie tout pèle mêle, déjections et restes d'eau de cuisson, savon et solvants, peaux mortes, javel et cadavres de poissons rouges.

Urine, merdes, fientes, crottes de chat, feuilles mortes, coquilles et épluchures. La mégapole par la somme de ce qui s'y passe : immense bête souffrant des intestins. Il faut pourtant bien qu'elle digère tout sans en laisser stagner, c'est-à-dire qu'elle gère ce qui la traverse. Mais les flux ne font pas que traverser les corps et les villes. Ils participent littéralement à leur édification. Tout ce qui est bu et ingéré intègre provisoirement l'organisme concerné, au niveau le plus élémentaire, moléculaire. Chaque entité vivante est littéralement faite de ce qu'elle ingère et c'est vrai également de l'édifice autour qui les tient ensemble. Or son ventre dépasse largement les limites de sa peau. Estomac dévaginé.

Prenons l'exemple d'un repas pris sur le pouce entre deux rendez-vous. Imaginons ce repas acheté dans une boulangerie de la rue Linné, sur la frange orientale du quartier latin, consommé sur un banc du Jardin des Plantes, fait d'un sandwich jambon beurre et d'un sablé au chocolat. S'ensuit un processus de digestion, pouvant impliquer une difficulté certaine à garder les yeux ouverts pendant le rendez-vous de l'après-midi. A quoi ressemble cette digestion ? A un voyage moléculaire. En effet quelques heures plus tard, il est possible que l'une des molécules d'acide gras de la couenne du jambon et que l'une des molécules de sucre qui se trouvait au préalable dans l'une des pépites de chocolat se rassembleront au niveau de l'aile gauche de mon nez. Le premier intégré à la membrane

⁶ Expression reprise d'Emilie Guitard (2014).

de la cellule, le second « digéré » à son tour par la cellule pour produire l'énergie dont elle a besoin. Je suis donc littéralement faite de ce jambon et de ce chocolat—ainsi que de l'eau que j'ai bue, et de l'oxygène pris dans l'air que je respire. Du moins temporairement et partiellement. Je n'ai fait qu'emprunter tout cela au milieu et j'en deviens l'assemblage provisoire.

La digestion est une capture seulement. Intégration partielle de ce qui est ingéré. Un flux qui nous traverse en partie seulement : une partie de ce que nous ingérons ne sort jamais du tube digestif pour intégrer notre milieu intérieur, système sanguin, milieu intercellulaire. Une partie donc reste à proprement parler à l'extérieur du corps tout en le traversant et s'y trouve en partie transformé. Mais cette partie n'intègre pas notre substance, elle reste séparée de nous, à l'extérieur.

Ce que l'on nomme déchet, les épluchures, sont ingérées par la ville mais ne nourrissent pas ses habitants humains. Elles peuvent en revanche nourrir d'autres habitants, les poules, cochons, ou encore, les vers, les collemboles et les cloportes. Les emballages plastiques, eux, en aucun cas ne seront intégrés au tissu vivant puisque s'ils entrent dans les boutiques jamais ils n'entrent dans les bouches. Sauf erreur manifeste.

C'est une grande digestion qui s'offre à nos yeux : nous voici plongés dans l'alimentation de la biomécanique des corps habitants. Ainsi tous les animaux aériens digèrent et se mêlent de l'histoire de l'humus, matrice externe. Certains broutent les feuilles et d'autres croquent les muscles et muqueuses. Tous rendent le produit de leur digestion, ce qu'ils n'ont pu assimiler et ce qui ne leur sert plus à rien. Ils rendent cela au sol. En l'y délivrant ils rendent ce qu'ils ont pris. L'alimentation n'est qu'un emprunt de matière organique et prise d'une vie par une autre, un emprunt à la grande forêt, le temps d'y puiser l'énergie nécessaire au déploiement de sa propre existence singulière. Chaque forme de vie tire sa subsistance d'une autre dont elle emprunte la forme, pour se fondre à son tour dans une autre forme une fois le temps venu d'être soi-même digéré par d'autres. Par d'autres êtres plus grands ou bien plus petits que soi. Prédateurs, parasites et décomposeurs. Les premiers tuent parce qu'ils mangent. Les deuxièmes mangent sans tuer et les troisièmes, mangent ce qui est déjà mort. Quant aux plantes, elles prélèvent leur nourriture dans la grande soupe minérale, mais peuvent aussi bien provoquer la mort par empoisonnement...

Vivre c'est donc manger et se laisser manger par d'autres. La ville-ventre se gorge de tous nos remugles. L'humus au cœur de cette danse, qui fait le sol vivant, tient lieu de feu de la Saint Jean par-dessus lequel on saute en s'y brûlant, tout en sachant qu'un jour on finira bien par tomber dedans.

République



République. Souillée et compromise comme la terre qui l'a vue naître, au cœur du giron magmatique de la statue aux seins nus, la colère bouillonne. Elle ressent les flux qui l'assaillent et l'agitent : les migrations pendulaires. Les globules qui se faufilent le long de ses os poreux, cassants, de vieille dame affaissée.

Léviathan, Baleine immense, désorientée. Venue s'échouer sur les rebords du bassin de la Seine.

Retour au souterrain. Sous la statue aux seins nus, bras tendu. Dans un tunnel, une stance paranoïaque s'élève depuis la bouche d'une femme seule, vieille, sale, mais qui ne s'abaisse plus à faire la manche. Je la rencontre souvent, depuis longtemps. Depuis que j'ai dix ans, je prends le métro quotidiennement et j'en ai aujourd'hui trente-cinq. Depuis

longtemps, pour elle, ça a flanché. Le plancher s'est ouvert sous ses pieds. Pour passer le temps ou conjurer ses fantômes, elle écrit sur les panneaux publicitaires des lignes et des lignes de prières adressées à un dieu obscur.

Engranger, cet étranger, étrangler, cet être gênant, ce corps conclave...

Que viennent les glissements de terrain. Les passages à l'acte...

Que laissent aller dehors, les rugissements.

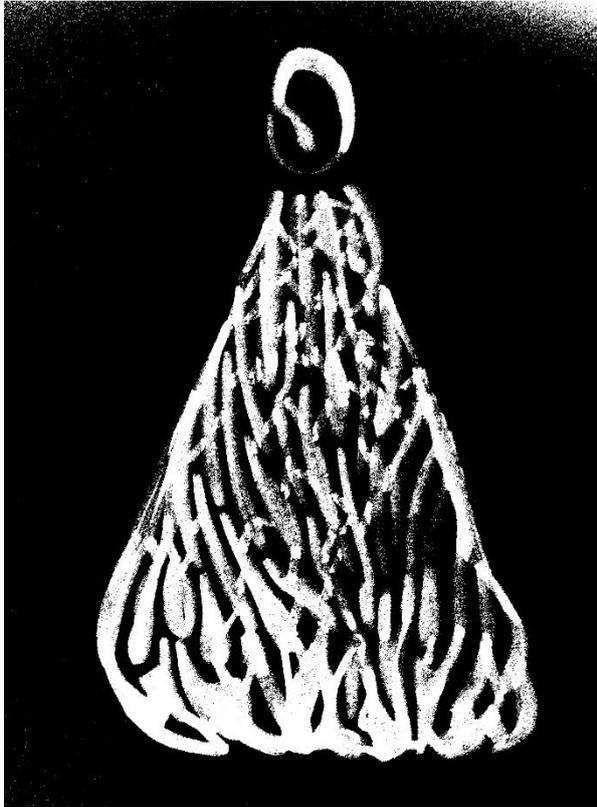
Que lâchent les hyènes sur le terrain jusqu'hier occupé par l'hygiène, brigade du sermon, Communion chlorée, corolle bénigne. Pacte pactole, pactiser. Pétrole, sous-sols hirsutes. Saletés collées sous les semelles.

Poussières et crottes et miettes.

Ces mots courent comme des files d'insectes sur les murs des tunnels de correspondance. Après deux heures du matin, quand, désertée des voyageurs, la station se livre aux rongeurs et aux autres rampants. Une fois le calme fait, des petits grouillants s'engagent dans les rigoles. Fossés le long des routes qu'aucun cantonnier ne cure, puisqu'il n'y a dedans ni boue, ni branches, ni carcasses d'engins agricoles. En sous-sol les fossés bétonnés font seulement dix centimètres de large et c'est une eau grise qui les parcourt, chargée de poussières de chaussure, de petits emballages plastique et de mégots de cigarette. Quelques particules organiques échouent là également, restes de sandwiches, de bonbons, rognures d'ongles. Les rongeurs et autres rampants s'y engagent à la nuit tombée. Puis une fois les gisements de miettes épuisés, ils se retirent, en grande marée.

Le jour, avec leur balais, les agents d'entretien longeront les murs au carrelage blanc. Ils loucheront sur les épaisses coulures de tartre qui dégoulinent du plafond pour éviter de recevoir sur la tête une goutte de ce liquide suintant : l'eau qui s'infiltre de partout dans la géante infrastructure.

Organes de presse et de goudron



d'université.

Mais elle est sale et crevée, maintenant, la terre de Saclay. Malgré sa richesse initiale. L'outre ne retient plus l'eau. Depuis qu'ils viennent et qu'ils reviennent pour combler les dents creuses, et pour l'éventrer toujours plus et mieux. Ils sont venus en chirurgiens experts, jusqu'à ce qu'elle rende tout son jus avant de la jeter au feu. Puis il restera encore à purger les scories.

Poussés par les grandes opérations immobilières, les humains, mobiles eux, jusqu'à un certain point, traversent aujourd'hui en tous sens les noyaux durs thématiques du grand Paris, aussi dit grand Pactole ou bien grand Parc d'activité : noisettes géantes données aux troupes d'écureuils qui ainsi stimulés ne lâchent plus leurs roues. Une demi-douzaine de pôles structure aujourd'hui la métropole de demain : la santé, l'innovation, la finance, l'avenir durable de la ville, la création, et enfin, le voyage (quand vous l'aurez mérité).

C'est encore plus puissant que les médicaments que l'on fait avaler aux enfants hyperactifs. Le voyage c'est les tongs et les cocotiers : le rêve d'une plage qui sera, quelques instants après le retour, ramené à la surface d'une carte postale épinglée derrière le bureau de l'agent d'accueil du laboratoire d'analyse où je vais faire ma prise de sang parce

Il y a un siècle déjà avec la rationalisation de la répartition des arbres et des pierres, et des bassins d'orage, il a fallu commencer à mettre l'opinion en mouvement en faveur de ce grand mouvement de terrain : l'exclusion toujours plus poussée des activités agricoles au profit de l'extension de la grande Métro, suivie quelques temps plus tard de l'exclusion des ouvriers et enfin, de celle des employés. Comme le café percole vers la partie supérieure de la cafetière sous la pression de la vapeur...

A Saclay il fut un temps où le sol du plateau fertile était quasi vierge de tous gravats, un temps où il faisait l'éponge. Il buvait aussi la parole donnée. Il avait confiance dans la craie qui glissait sur le tableau noir, la craie du professeur

que je me sens fatiguée, tellement, tellement fatiguée. Tellement fatiguée que j'en ai les nerfs qui sortent par la peau des bras.

Pendant ce temps-là se dressent des barricades, pas celles que l'on croit, des barbelés pour protéger les ayant-droits. On ne compte plus les annonces qui vantent les mérites des nouvelles résidences fermées : tous les jours dans la boîte aux lettres...valorisation de la clôture sur soi. Même chose à Romainville. Aubervilliers, Rosny, Noisy, Vitry, Bobigny.

Mais cette très grande infrastructure, un jour venu, nous restera sur l'estomac. Ce très grand plat de spaghettis d'égouts et autres émotions souterraines. Et ce que l'on appelle aujourd'hui couramment des poches de misère où l'on n'ose plus enfoncez les mains pour les mettre au chaud. Il s'agit plutôt de poches de gaz, prêtes à l'explosion. Puisque sous les yeux de la ville s'étalent ses propres cernes, sa fatigue, son usure. Ceux qui s'usent pour qu'elle brille.

Grigny, Dourdan, Livry-Garan ... Dans les trous de la carte galactique de la métropole, ils sont calmes, en réalité, les visages de ceux et celles qui circulent à un rythme qui n'est pas celui des livraisons express de pizza en pleine nuit. Remplir le bol alimentaire demande de la patience avec au fond du ventre, celui qui se nourrit non par la bouche, mais par le nombril encore. Sur les plans de quartier il y a toujours une gommette qui indique « Vous êtes ici ». Mais « ici » n'est pas toujours un pôle structurant du réseau. Patience donc. Il en faudra donc des heures creuses, pour qu'à la fin le ventre de Paris soit plein.

Dans les bus et les trains la couleur des peaux change tandis que le temps coule, comme un indice du degré auquel on sera éclipsé, comme un indice aussi de la proximité des travailleurs avec les matières les moins nobles : balayer les rues et vider les bennes ou encore, ramasser les restes utiles avant que l'éboueur ne passe, ces travaux du chiffon et de l'ordure restent réservés aux fruits des vagues de l'exil. Ainsi toutes les peaux ne participent pas à ce remuement d'ombre. L'aiguille des flux pendulaires fait pourtant tic-tac entre toutes sortes de nuances : peau bistre, brune, olive, anis, café, laiteuse, bleutée, rousse tachetée, rose thé, saumon cru. Voici de la sueur qui perle du visage d'un homme, et sa main qui saisit un mouchoir pour s'éponger le front. Il est occupé à étaler de l'asphalte sur un trottoir. Ils sont une dizaine avec lui. Chacun apporte le goudron, portion par portion, avec un petit seau en bois, et l'étale avec une spatule. C'est une technique manuelle. Et depuis que j'ai l'âge d'observer les travaux de voirie, ils ont presque toujours la peau noire, les hommes qui font ce travail, qui respirent les vapeurs des sucs fossiles, étalent sous nos pieds du jus d'étoile séchée.

Conclusion



Mercredi 19 décembre 2018. Le grand Paris, le grand tas d'ordure, repu, marche à pas lents le long de l'avenue Gambetta. Au coin de son champ de vision, une fouine se glisse et file vers le Père- Lachaise. Le jour tombe mais les feux des voitures rivalisent avec les écrans publicitaires et les réverbères, les décorations de Noël, pour gorger la rue d'une lumière crue. Devant l'assemblée toujours circulante, vient soudain à ce grand chef, cette capitale, cette tête de file pour le capital, le besoin de s'expliquer vraiment. Le voilà prêt à mettre son intimité au grand jour, à dire ce que son ventre rond cache aux yeux du monde. Le voilà prêt à dévoiler ses affaires privées. Alors il sort de sous son pardessus un pied de biche, à l'aide duquel il entreprend d'ouvrir une bouche d'égout. Au bout de quelques instants ses bras puissants

malgré la vieillesse, aidés par le levier, viennent à bout de l'inertie de la fonte. De la trappe ainsi ouverte il sort un mégaphone.

Sur le trottoir commence une conférence. Elle se résume à une sentence, répétée trois fois.

Qui mange rejette sur autrui la faute de sa digestion.

Puis revient le silence.

Article reçu 20 Avril 2019

Article lu et accepté pour publication 26 Août 2019

Œuvres citées

Barles, Sabine. « L'écologie territoriale et les enjeux de la dématérialisation des sociétés : l'apport de l'analyse des flux de matières », *Développement durable des territoires*, vol. 5, no.1, 2014, en ligne, developpementdurable.revues.org/10090.

Baudelaire, Charles. *Les Fleurs du Mal*. 1871. Poésie/Gallimard, 2005.

Beckett, Samuel. *Oh les beaux jours, suivi de Pas moi*. 1961. Éditions de Minuit, 2014.

Berque, Augustin. *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*. Belin, 2000.

Blanc, Nathalie, Marine Legrand et Anaïs Tondeur. *Solifères, êtres absurdes*. COAL / Domaine de Chamarande, 2016.

Caillé, Alain, Philippe Chanial et Flipo Fabrice. « Présentation ». *Revue du MAUSS*, vol. 42, no.2, 2013, pp. 5-23.

Castoriadis, Cornelius. *Les carrefours du labyrinthe*. Seuil, 1978.

- Cauvin, Jacques *Naissance des divinités, naissance de l'agriculture : la révolution des symboles au néolithique*. CNRS Editions, 1994.
- Christ, Carol P. « Pourquoi avons-nous besoin de la grande déesse ». *Reclaim, recueil de textes écoféministes*, édité par E. Hache, éditions Cambourakis, 2016.
- Colombo, Fabien, Nestor Engone Elloué et Bertrand Guest. "Prêter attention aux mondes. Vers une écologie décentrée, plurielle et interprétative." *Essais*, vol. 13, 2018, pp. 7-16.
- Combes, Maxime. « Reflexions sur le capitalisme vert ». *Mouvements*, vol. 63, 2010, pp. 99-110.
- d'Eaubonne, Françoise. *Le féminisme ou la mort*. Éd. A. Moreau, 1974.
- d'Eaubonne, Françoise. *Les femmes avant le patriarcat*. Payot, 1976.
- Faburel, Guillaume. *Les métropoles barbares. Démondialiser la ville, désurbaniser la terre. Le passager clandestin*, 2018.
- Guattari, Felix. *Les trois écologies*. Galilée, 1989.
- Guest, Bertrand. « L'essai, forme-sens de l'écologie littéraire naissante ? Humboldt, Thoreau, Reclus ». *Romantisme*, vol. 164, no. 2, 2014, pp. 63-73.
- Guitard, Emilie, « *Le grand chef doit être comme le grand tas d'ordures.* » *Gestion des déchets et relations de pouvoir dans les villes de Garoua et Maroua (Cameroun)*. Nanterre, France, 2014.
- Hache, Emilie. *Ce à quoi nous tenons. Propositions pour une écologie pragmatique*. La découverte, 2011.
- Ingold, Tim & Gisli Palsson, eds. *Biosocial becomings: integrating social and biological anthropology*. Cambridge University Press, 2013.
- Kennedy, Christopher A., et al. "Energy and material flows of megacities." *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 2015, 201504315.
- Laporte, Dominique. *Histoire de la merde*. Paris : Christian Bourgeois (1978).
- Lecerf Maulpoix, Cy, Le Donné, Margaux. « Sensibilités climatiques entre mouvances écoféministes et queer ». *Multitudes*, vol. 67, 2017, pp. 66-74.
- Legrand, Marine et Anaïs Tondeur. "Lait, sang, larmes en offrande : la manipulation des fluides corporels féminins comme support d'une élaboration éthique pour la biosphère ». *Journal international de bioéthique*, 2019. Sous presse.
- Legrand, Marine, " Un décor comestible. Mise en ordre écologique des parcs urbains et collecte citadine de ressources alimentaires "sauvages" ". *Géographie et cultures*, vol. 101, 2011, pp. 97-117.
- Malaurie, Jean. *Terre Mère*. C.N.R.S. Editions, 2008.
- Merchant, Carolyn. *The Death of Nature : Women, Ecology, and Scientific Revolution*. HarperOne, 1980.
- Mercier, Louis Sébastien. *les Tableaux de Paris*. Slatkine, 1781.
- Meulemans, Germain, Marine Legrand, Anaïs Tondeur, Yesenia Thibault-Picazo, Alan Vergnes. "Soil fictions: addressing urban soils between art, soil ecology and anthropology". *Collaborative Anthropologies*, vol. 10, no.1, 2017, pp. 20-44.
- Morizot, Baptiste. *Les Diplomates : Cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant*. Wildproject, 2016.

Moutel, Noémie, "La métaphore du viol de la terre : une proposition écoféministe". *Essais*, vol. 13, 2018, pp. 65-80.

Ponge, Francis. *Œuvres complètes, Tome I*. Gallimard, 1999.

Tondeur, Anaïs et Marine Legrand. *Galathea, prendre soin des sols*. Installation vidéo HDV couleur, concrétion de lait humain, 2016.

Zola, Emile, *Le Ventre de Paris*. 1873. Gallimard, 2002.